

LES FRÈRES LUMIÈRE

Jacques RITTAUD-HUTINET

LES FRÈRES LUMIÈRE

L'aventure du cinéma

Roman



ÉDITIONS
CABÉDITA
2012

REMERCIEMENTS

L'auteur et l'éditeur tiennent à exprimer leur reconnaissance à l'association Les Lumières de l'Eden de La Ciotat, à la Ville de Besançon et au Conseil général du Doubs pour le soutien qu'ils ont apporté à la parution de cet ouvrage.



Couverture: Auguste et Louis Lumière. Coll. de l'auteur

© 2012. Editions Cabédita, CH-1145 Bière

BP 9, F-01220 Divonne-les-Bains

Internet: www.cabedita.ch

ISBN 978-2-88295-633-0

Préface

Jacques Rittaud-Hutinet nous offre *L'aventure du cinéma*, dans un roman plein de vie, saisissant et réjouissant.

L'émergence du cinéma est liée à la vie de la famille Lumière. Antoine, le père, jovial, inventeur, entrepreneur, Auguste et Louis, d'une intelligence vive, travailleurs, concepteurs. Tous ont en commun un même état d'esprit : s'intéresser à tout, comprendre, et créer. Comme le dit Antoine, à lui les idées, à ses fils leur mise en œuvre ! Même si les frères ne sont pas en reste côté innovation.

Ainsi, de Besançon, où Antoine installe sa boutique d'enseignes, où les frères Lumière naissent et font leurs premiers périples – la recherche d'une précieuse bille dans les profondeurs de ce qui n'était pas encore le Musée du Temps de Besançon est savoureuse – via Lyon, lieu de naissance du cinématographe, à La Ciotat, puis du monde entier, la Russie, New York... Jacques Rittaud-Hutinet nous plonge dans l'univers des inventions des Lumière, à l'origine du mouvement filmé.

Car toute la magie est là. Une minute. Une minute pendant laquelle tout se passe, tout est enregistré. Comment est-ce possible ? Comment la réalité peut-elle être capturée dans cette petite boîte noire ?

Le cinématographe sera d'abord le « propagateur de miracles », puis la mémoire du monde, le « témoin des innombrables flamboiements de l'histoire humaine ». Il réalisera alors le vœu de toute poésie, « rendre le monde à des yeux qui ne savaient plus le voir et s'en étonner ». Objet de peur, de curiosité, de toutes les convoitises, il ne sera bientôt plus le simple spectateur de la réalité mais la façonnera en fiction. De là viendront les acteurs et avec eux le 7^e art...

C'est une chance pour le Doubs d'avoir reçu sur ses terres les jeunes années de ces inventeurs qui ont trouvé, par le cinématographe, le moyen de figurer les liens humains sous toutes leurs formes. J'y vois un beau symbole pour ce département qui s'efforce au quotidien de rassembler les Hommes pour un mieux vivre ensemble.

Mes plus vifs remerciements à Jacques Rittaud-Hutinet qui nous fait vivre une belle page romancée de notre Histoire, avec cette plume généreuse et captivante.

Claude JEANNEROT
Président du Conseil général
Sénateur du Doubs

Prologue

Devient-on par hasard le père des inventeurs du cinématographe?
Claude-Antoine Lumière en rêva-t-il?

Tout commence pourtant très mal: à quatorze ans, il perd tragiquement sa mère puis son père. Orphelin! Son nouveau nom, pense-t-il: doucereux, toujours murmuré, gris et nu comme les tombes, froid d'une pitié qui se pleurniche à l'entrée du cimetière où parents et amis, en l'embrassant, l'abandonnent. Orphelin. Deux noms gravés sur une pierre dont il vient chaque soir de l'été 1854 écouter le silence... Se refermer sur cette blessure. La mort d'un père et d'une mère: une question inlassablement répétée, celle de la vie à son absurde contraire, celle de la lumière à son ombre, le «pourquoi» d'un petit garçon auquel ni Dieu ni diable ne sauront jamais répondre... Une liberté, aussi, où s'engouffre un extraordinaire besoin des autres, ne rien égarer de leur présence, les garder pour preuve que vivre a un sens que seule l'amitié sait donner. Rien d'autre, ou presque rien.

Sa sœur, sage-femme comme sa mère, l'accueille pour un temps à Marcilly, dans l'Aube. Mis en apprentissage comme menuisier chez Armand Dovine, il rencontre un autre apprenti – non pas orphelin comme lui, mais fils d'instituteur –, Onésime Gayon. Un nom à faire rire, ce dont le maître menuisier ne se prive pas et dont le garçon ne se soucie guère, protégé par une indolence d'où il tire une souriante et charmante vanité.

Très vite naît entre les deux adolescents une complicité: celle de Claude-Antoine dont le présent a une intolérable odeur de planches et de sciure mouillée, et d'un Onésime grassouillet sur lequel les livres de la bibliothèque paternelle agissent, de loin, comme une puissance intellectuelle un peu magique. Une masse de livres dont l'héritage, confie-t-il à Claude-Antoine, suffira un jour à lui insuffler d'immenses savoirs...

– Sans les lire? demande Claude-Antoine effaré.

A quoi Onésime, avec une majesté de futur propriétaire, répond:

– Suffit de feuilleter.

Puis, levant dignement un doigt:

– Je t'en apporterai un. Je te montrerai, c'est facile.

Et après un temps:

– Mais tout de même, c'est pas mal non plus quand on lit.

Et Claude-Antoine Lumière va s'acharner, tous les soirs, à parcourir des livres scientifiques auxquels il ne comprend pas grand-chose. Son

admiration croît à la lecture des articles de *La Nature*, dont les images consolent un peu son ignorance devenue parfois douloureuse, assez pour qu'il s'en plaigne à Onésime:

– Il faudrait que quelqu'un nous explique...

Devenus inséparables, leurs dimanches se consomment dans les plaisirs ennuyés de la pêche: ils fixaient le bouchon de leur ligne, assez aveuglément toutefois pour ignorer les mouvements secs que les tanches, de leur fond vaseux, lui imprimaient. La menuiserie se faisait chaque jour plus pesante. Dans leurs propos revenait souvent Paris, où toutes les aventures devenaient possibles... Un soir, alors que la sœur de Claude-Antoine hausse les épaules et témoigne pour ce projet la plus ironique indifférence, tandis que le père d'Onésime se félicite d'être débarrassé d'un fils incapable, les deux garçons préparent leur balluchon, heureux de contribuer si efficacement au bonheur de leurs familles. Seul le menuisier Dovine exprime un regret inattendu:

– Ils m'ont coûté cher, mais je les aime bien. De bons petits: toujours prêts à faire des bêtises, mais poliment. Pas doués pour le rabot, mais gentils...

*

1857, deux adolescents à Paris. Des yeux effrayés vers des passants rapides qui ne les regardent pas. Un air efflanqué de jeunes chiens qui voudraient aboyer, sans oser. Des gestes maladroits pour éviter calèches et chevaux. La recherche enfin, mi-joueuse mi-anxieuse, d'un petit métier, avec les rodomontades de Claude-Antoine Lumière, à l'ombre desquelles Onésime Gayon abrite ses peurs de gamin perdu:

– Je serai artiste ou rien. S'il faut se battre, on se battra!

Et Claude-Antoine de lever le poing au ciel, ce qu'admirait Onésime, sûr de leur victoire.

S'il est vrai que le génie est une enfance retrouvée, on peut dire que son enfance, Claude-Antoine ne la perdra jamais tout à fait. Elle lui donnera le pouvoir de transformer autour de lui les êtres, les objets et quelquefois même les circonstances. Et son génie sera assurément un bon génie: celui d'une sympathie éclairante, d'une affection généreuse, d'une naïveté enthousiaste, qui le conduiront souvent à brûler sa vie et, un peu, celle des autres...

Chapitre premier

L'homme était grand et maigre. Des yeux malicieux, un masque de rides énergiques protégeant mal une tendresse d'artiste. Claude-Antoine le devina. Car Claude-Antoine savait lire sur les visages. De même, Auguste Constantin, peintre d'enseignes, jugea Claude-Antoine dès la première seconde, dans ce coup d'œil jeté au-delà des mots, suivi presque aussitôt d'une énorme gaieté, au récit plantureux des premières années des jeunes compères: petits fous rires vite étouffés par la fumée d'une pipe évoquant une chaudière mal éteinte... Onésime, qui passait son temps et même sa vie à ne rien comprendre, ou plutôt à comprendre ce qui n'avait que peu de rapport avec la vie réelle, promenait un regard innocent sur les choses et les gens, Onésime écoutait, admiratif, presque béat. On le disait «lymphatique», un mot savant pour qualifier sa douce paresse, sa propension à agir lentement quand il y était obligé, ou à ne pas agir du tout, chaque fois qu'il le pouvait.

Auguste Constantin les appela aussitôt ses «petits amis». Il leur donna un pinceau, leur montra quelques ébauches de peinture. C'est dans le «laboratoire» (le mot d'atelier évoquant trop la menuiserie) que Claude-Antoine Lumière connut ses premières joies insouciantes. Avec Onésime Gayon, son temps se passait entre de brèves promenades sur les boulevards et cette nouvelle vie en blouse blanche où, assis, concentrés, ils caressaient une bouillie de couleurs d'un pinceau souple comme une langue gourmande sur une glace à la crème. En se mordant les lèvres d'application, Claude-Antoine apprit les subtilités de l'aquarelle, l'art d'une touche qui interdit l'hésitation, le ratage sanctionné aussitôt par une nébuleuse délavée, la honteuse tache indigne d'un professionnel. Onésime excellait à ces travaux de patience. Avec bizarrement, de temps à autre, des dérapages incongrus qui ajoutaient de menus brouillards aux lignes les plus pures.

Fantaisie ou maladresse, Onésime transforma une vieille enseigne, que Constantin se proposait de détruire, en efflorescences vertes, comme s'il avait cherché à se débarrasser d'un coup de toutes les erreurs possibles, de toutes les bavures imaginables. D'innocents pêcheurs au bord d'un canal se virent ainsi transformés en spectres déchiquetés, éclaboussés par une sorte d'arc-en-ciel. On lui demanda quelques explications. Sa réponse inquiéta:

– C'est plus beau comme ça...

Plusieurs fois Claude-Antoine et Auguste Constantin vinrent examiner sous divers angles et selon des éclairages variés ce qu'Auguste Constantin qualifia de «monstruosité de l'art». Plus simplement, montrant d'un doigt sinueux les innombrables bavures, Claude-Antoine en compara les expansions ventruées à des barrages qui auraient cédé sous le poids de la folie d'Onésime:

– Ça envahit tout, ça engloutit l'eau, les paysages, les couleurs, tout, tout! C'est effrayant. Onésime, tu viens d'inventer une nouvelle forme de laideur...

Ensuite Onésime reprit son travail, sagement, sur d'autres ébauches. L'incident fut oublié et le tableau jeté, avec l'accord d'Onésime, qui se promit néanmoins de recommencer... De ce jour il prit un air mystérieux lorsqu'il parlait de son «grand art» et ne devait qu'à ses quinze ans (loin d'être révolus) l'indulgence d'Auguste Constantin pour les moues hautaines de génie incompris dont il ponctuait son discours, devenu de plus en plus insolite, truffé de citations qui témoignaient de lectures solitaires, ambitieuses, mais mal comprises.

– Tu lis trop... le narguait Claude-Antoine.

– Paysan... répondait dédaigneusement Onésime, touché par une grâce d'autodidacte prêt à défendre chèrement son nouveau savoir.

Constantin observait ses apprentis avec une secrète jubilation. Incontestablement flatté de s'entendre appeler «maître» par deux adolescents auxquels il trouvait un certain talent, il jouissait de leurs querelles naïves et arbitrait les débats, qu'ils soient de politique ou de philosophie, comme un vieux coq débonnaire qui observe d'un œil rond, mais prêt au coup de bec, une jeune couvée soudain livrée au vaste monde, en l'occurrence les quatre murs de son poulailler. Puis, avec une lenteur calculée, il leur montrait du doigt le travail à faire.

*

Un matin, Onésime arriva la bouche pâteuse, l'œil bas. Son teint jaunâtre trahissait une mauvaise nuit. Insomnie ou turpitude, il refusa de répondre aux questions pressantes de Claude-Antoine. Constantin une fois de plus s'inquiéta. Claude-Antoine haussa un peu les épaules, en tout cas assez pour qu'Onésime se risque à dire à la cantonade «qu'on lui avait révélé le sens de la vraie peinture, et qu'un jour ou l'autre il irait rejoindre les vrais artistes...».

Pour ménager la susceptibilité de Constantin, Claude-Antoine préféra ne pas évoquer avec lui le changement désastreux qui affectait le comportement d'ordinaire placide de son ami: il venait de comprendre qu'Onésime avait trouvé un nouveau maître, un homme certainement important dont il attendait beaucoup. Trop sans doute.

Un silence tendu s'abattit sur le laboratoire, entrecoupé de ces commencements de disputes où Onésime, «cherchant le contact», c'est-à-dire l'incident, se livrait à des provocations faites de questions insidieuses sur l'avenir des beaux-arts – ce dont Claude-Antoine n'avait que faire –, sur la vie de l'esprit français en général – ce dont Onésime parlait avec vanité –, et enfin sur son ambition de devenir le meilleur peintre de sa génération.

Constantin, surprénant ce propos, sourit. Mal lui en prit: Onésime, d'habitude lourdaud, se leva d'un bond, saisit en silence ses pinceaux qu'il rangea après les avoir méticuleusement essuyés, lava sa palette et ses chiffons à grande eau avec une affectation menaçante qui trahissait une décision irrévocable. Il aligna son matériel avec une précision et un soin très inhabituels; enfin, la nuque raidie par l'indignation, il s'approcha de la porte et, sans se retourner, déclara:

– Je n'ai plus rien à faire ici...

Claude-Antoine se précipita:

– Ne fais pas l'idiot!

Onésime rejeta d'un coup sec la main que Claude-Antoine avait posée sur son bras:

– Fiche-moi la paix...

Claude-Antoine eut un geste d'impatience:

– Tu t'en vas?

– Ça ne se voit pas?

– T'iras où? T'as une adresse?

– Oui, les trottoirs!

Effaré, Claude-Antoine recula:

– Quoi?

– Le Quartier latin, Montparnasse... une exposition à ciel ouvert. Je peins Paris, ensuite je vends mes toiles...

– Contre les murs? Là où pissent les chiens...

Constantin les sépara avec peine. Puis Onésime s'en fut, sans au revoir.

Restés seuls, Constantin et Claude-Antoine ne reparlèrent plus d'Onésime, mais son départ avait laissé une trace dans le silence: absence ou adieu, les mots fuyaient dans l'écume d'un sillage noir. Constantin, homme taciturne, s'accommoda sans peine de cette situation. Elle pesait davantage sur Claude-Antoine, dont l'humeur devint bougonne: il bredouillait ces phrases à demi formées qu'on s'adresse à soi-même, ces petites fureurs qu'on se joue à propos de n'importe quoi.

Vide mal comblé au début, que l'affection de Constantin fit oublier: père sans enfant, il trouvait en Claude-Antoine le fils longtemps désiré.

– Si je t'adoptais? lui dit-il un jour.

Le jeune homme, éberlué, se contenta de répondre sur un ton de fausse froideur:

– C'est déjà fait, maître.

Et Constantin, qui avait perdu sa femme quelques années auparavant, se mit à gâter Claude-Antoine, à lui acheter des livres, à lui donner le goût des bons vins, de la bonne chère. Il lui apprit, mois après mois, un art de vivre qui avait tout d'un art d'aimer. Et Claude-Antoine Lumière vécut alors ce que, longtemps après, il considérera comme les plus belles années de sa vie: celles où il suffisait de peindre comme il aimait, d'exister sans souci du lendemain sous le regard bienveillant d'un père, d'un guide, d'un ami, bien plus père, guide et ami que tout autre, car à la fois adopté et adoptif, merveilleusement habile à effacer l'image d'orphelin qu'il avait de lui-même et dont secrètement il ne se délivrerait jamais tout à fait.

*

Elle habitait en face, il la regardait de la fenêtre sortir à pas pressés les bras chargés de linge. Elle affecta longtemps de ne pas s'apercevoir du manège: l'étroit rideau qui, en face, s'écarte, le profil du jeune garçon, vite effacé. En le croisant sur le trottoir, elle se donnait le charme des lointains: une façon si parfaitement simulée de ne pas le voir, de ne même pas envisager sa présence, que Claude-Antoine se prit à douter de sa propre existence.

– Si, si, je suis transparent, comme un fantôme, disait-il à Pierre Blanche, son voisin de palier. Un jour, elle va me traverser sans s'en apercevoir.

Il ignorait comme beaucoup d'hommes que toute glace ou miroir est pour une jeune femme un allié puissant et secret: sur son passage, Jeanne-Joséphine Costille était souvent absorbée dans la contemplation d'une vitrine de chaussures; en réalité, elle admirait le reflet de ce jeune homme qu'elle paraît de toutes les qualités d'intelligence sans jamais lui avoir adressé la parole, d'élégance bien qu'il fût presque toujours habillé d'une blouse à peine blanche, et enfin de toutes ces beautés qu'elle seule pouvait voir...

Il soupira plusieurs semaines; enfin il parla de sa passion à Constantin qui s'inquiétait de ses traits tirés et de l'éternel souci que son «petit» Claude-Antoine traînait comme un fardeau. Constantin l'aïda, bien sûr. En s'informant d'abord: la belle, dix-neuf ans, père imprimeur et mère blanchisseuse. Blanchisseuse elle-même, comme l'annoncent les corbeilles de linge qu'elle transporte à la petite boutique où plane une odeur de lessive dont la chaude moiteur, parfois, inonde la rue.

Comme presque toutes celles du quartier, Constantin avait peint récemment l'enseigne de M^{me} Costille: une femme en chignon, des guir-

landes, un immense drap aux écoulements de rivière. Du coup, lorsqu'il entra dans la minuscule échoppe que des eaux bouillonnantes faisaient ressembler à un bain de vapeur, il fut accueilli avec empressement par dame Costille qui saluait en lui autant l'artiste que l'homme veuf encore jeune... Il expliqua l'état de son protégé, elle expliqua celui de sa fille et l'on décida de se rencontrer le dimanche suivant. La jeune fille put enfin regarder sans recourir au moindre miroir (mais sous le contrôle vigilant de sa mère) ce jeune homme apparemment plein d'avenir dont elle trouvait le nom et le prénom d'une séduction infinie, et qu'elle répétait chaque soir avec une douce ferveur: «Lumière, Claude-Antoine Lumière...»

Les fiançailles s'ensuivirent. Claude-Antoine risqua son premier baiser: tendre, profond, mais furtif. Il en goûta le parfum et en enferma tous les charmes et toutes les nuances dans sa mémoire, bien convaincu qu'il n'aurait pas de sitôt l'occasion d'en goûter un autre. Il en rêva longtemps avant d'oser en voler un second.

On prépara les noces sans trop attendre, surtout l'irréparable...

Table des matières

PRÉFACE	7
PROLOGUE	9
LES FRÈRES LUMIÈRE ET L'AVENTURE DU CINÉMA	11
CHRONOLOGIE	305
SUR LES PAS DES LUMIÈRE	330
LES FRÈRES LUMIÈRE ET LA CIOTAT	332
DU MÊME AUTEUR	333